

Egyetemi doktori (PhD) értekezés tézisei

CRITIQUE ET METHODE CHEZ FOUCAULT

Berkovics Balázs

Témavezető: Dr. Angyalosi Gergely



DEBRECENI EGYETEM

Humán Tudományok Doktori Iskola

Debrecen, 2012.

La critique généalogique de Michel Foucault émerge au point de jonction de deux problématiques. La première, c'est l'affirmation de la dangerosité des utopies, la fin des illusions de pouvoir créer une société idéale, enseignement qui s'impose après l'époque des totalitarismes et les désillusions du communisme, et qui met en doute la possibilité d'une critique « essentialiste » ou bien basée sur des normes fixes et stables, jugées comme dangereuses. L'autre, c'est le constat de l'importance des sciences humaines comme cible de la critique, couplé avec un problème méthodologique : comment faudrait-il les analyser sans commettre les mêmes erreurs qu'on leur reproche et qu'on reproche également aux autres métadiscours sur les sciences humaines ? La tâche serait donc de les analyser sans reconduire la vision « anthropologique », cette vision étant la raison pour laquelle Foucault les critique depuis *Les mots et les choses*.

Dans quelques essais programmatiques ainsi que dans des parties méthodologiques de ses livres, Foucault a formulé le constat de la crise de la critique de son temps. Crise pour ce qui concerne son armature conceptuelle, sa validité empirique, son efficacité et finalement sa dangerosité éventuelle à cause des effets du pouvoir qu'elle véhicule. Au cœur de cette crise il y a, outre et en parallèle avec la pensée utopique toujours récurrente dans des nouveaux habits, le recours constant à « l'hypothèse répressive » qui, selon Foucault, caractérise une analyse du pouvoir qu'il considère au mieux comme caduque (et qui signale la méconnaissance de la nature des rapports de pouvoir et de savoir), et au pire comme périlleuse. Cette analyse du pouvoir est caduque d'abord dans un sens méthodologique, dans la mesure où les nouvelles empiricités dont l'émergence peut être détectée à partir de l'époque moderne, lui échappent. Par conséquent, sur ce fondement, la critique ne peut pas être efficace, et, si on suit l'argument de *La volonté de savoir* contre la théorie critique (freudo-marxisme au cas échéant), où il est le mieux développé, parfois se réintègre même dans les stratégies et rapports de pouvoir existants.

La critique menée à partir de « l'hypothèse répressive » est d'abord extrêmement monotone, abstraite et générale : elle se base sur des termes comme « domination », « exploitation », « idéologie », postulant une source unique du pouvoir ainsi que les dominés dans l'illusion ; d'autre part elle appelle également une attitude particulière de la part des théoriciens qui ont l'intention de dévoiler les rapports de domination et présenter une réalité plus vraie à ceux qui seraient aveuglés par l'idéologie ou l'illusion. Cela correspond d'ailleurs à l'attitude de « l'intellectuel universel », l'intellectuel total, qui est complètement répudié par

Foucault. Car cette manière de critiquer mène à certaines conséquences : postuler que le théoricien possède un savoir supérieur, se tenir à distance des gens et des affaires, et surtout, adopter des normes fixes et stables (autant sur le plan éthique que scientifique), dont l'origine n'est pas questionnée, donc qui n'ont pas besoin d'être justifiées, et qui sont introduites de manière plus ou moins arbitraire.

Mais pourquoi les sciences humaines deviendraient-elles l'objet ou le moyen principal de la critique généalogique ? Chez Foucault, le terme de « sciences humaines » désigne les sciences qui examinent l'intériorité postulée des individus, en leur appliquant des normes qui les hiérarchisent et les catégorisent, et qui se rattachent, la plupart du temps, à des institutions de normalisation, de compensation et de punition. Dans l'époque moderne, les sciences humaines sont susceptibles de prendre un rôle majeur dans la régulation, la transformation et la sujétion des individus. Les sciences humaines comprennent donc les sciences « psy » de manière générale, la psychologie, la psychiatrie, la criminologie, la pédagogie et l'éducation spécialisée, le travail social, et également la sociologie - lorsque celle-ci n'a pas l'intention ou n'est pas capable de prendre pour objet d'analyse ces sciences, en s'érigeant en métadiscours.

Il est intéressant à noter le rappel à l'ordre de Foucault par quelques théoriciens qui contestent la valeur critique de ses travaux (voir la première partie). Ce sont des théoriciens critiques dans la tradition marxiste ou libérale qui se considèrent comme les porteurs d'une véritable critique de la société ; en même temps ils accusent Foucault de ne pas pouvoir (ou vouloir) mener à bien son entreprise critique, à défaut d'une anthropologie philosophique, d'une théorie sociale ou d'une conception normative des sciences.

Ce sont ces philosophes qui lui reprochent de ne pas avoir la « bonne métaphysique », nécessaire à une critique sans équivoques. Car eux, par contre, se croient obligés d'épouser une position normative ferme, qui comprend le postulat de la permanence du monde extérieur qu'ils tiennent pour connaissable, couplé avec une conception (parfois implicite) de la possibilité du savoir stable et sûr, ainsi qu'une conception du pouvoir oppressant et éventuellement une métaphysique de l'essence humaine, sinon une certaine philosophie de l'histoire – tout ce qui a déjà été répudié par Foucault de manière explicite et intentionnelle.

Les méthodes appliquées

Il est vrai, et en cela les critiques de Foucault ont raison, que la question de la critique mène nécessairement à une réflexion en philosophie des sciences, ce que Foucault ne pratique pas de manière explicite. Par contre, cette réflexion ne peut, ni ne doit aboutir automatiquement à une épistémologie normative. Car on doit poser la question si la prescription d'une norme est la condition de possibilité de toute critique ? - comme l'affirme la majorité des commentateurs. On a penché pour la réponse négative : il s'agissait de prouver qu'à l'intérieur de la généalogie de Foucault il n'est pas nécessaire de recourir à des normes extérieures, au contraire, ce sont elles qui compromettraient (et qui compromettent parfois effectivement) son analyse. J'ai essayé d'établir que les omissions et les inconséquences qu'on a coutume de reprocher à Foucault sont prévues par sa démarche, car elle contient déjà l'explication logique des prétendues omissions (voir la deuxième partie). Pourtant, on peut reprocher d'autres inconséquences à Foucault que les critiques philosophiques, de manière générale, ne remarquent pas. Par exemple, le fait que ses inconséquences proviennent en quelque sorte de sa volonté de prévenir des contre-arguments critiques qu'il aurait pu déjà prévoir. Ceci dit, les vraies inconséquences de Foucault doivent être attribuées à des compromis avec une théorie critique traditionnelle. D'où s'ensuit que s'il avait agi en fonction de ce que les commentateurs libéraux et marxistes revendiquent, il se serait fourvoyé bien plus dans le labyrinthe de la critique qu'il ne l'a fait. Les contradictions qu'on y retrouve donc sont dues à ce que les normes revendiquées par les critiques y surgissent dans certaines analyses.

Ce sont ces inconséquences qui ont été repérées par un autre groupe de commentateurs, qui (en guise de réfutation méthodologique) critiquent Foucault de manière diamétralement opposée à la démarche des philosophes politiques héritiers de la « théorie critique ». Notamment, ils lui reprochent d'appliquer une norme *a priori* en vue de fonder sa critique, une norme qui préjuge sur les résultats de ses recherches empiriques. Car selon leur interprétation, c'est le biais critique qui guide les analyses de Foucault lorsqu'il subsume tout sous une conception du type « théorie du complot », qu'il pourra, par la suite, facilement démasquer. Donc, ce n'est pas le manque de la « normativité » qu'ils critiquent chez lui, mais au contraire, l'utilisation supposée d'une norme toute faite et arbitraire, ainsi que la critique omniprésente qui subordonnerait et incorporerait tous les phénomènes de la réalité empirique.

Donc, la critique de Foucault a souvent été contrastée à d'autres critiques philosophiques, voire, a beaucoup été critiquée par des philosophes ; j'ai fait mention de ces critiques, mais non pas tant pour défendre Foucault, puisqu' il y a d'autres enjeux qui sont plus préoccupants que la controverse avec ces commentateurs critiques. Car en fin de compte, les commentateurs et Foucault ne jouent pas sur le même terrain, la particularité de la critique foucauldienne étant qu'elle est philosophique, mais non « théorique », prenant appui à chaque fois sur des empiricités, du matériau historique, ainsi qu'elle s'exerce par la généalogie et l'analyse du fonctionnement des sciences humaines. Car Foucault s'approprie un domaine empirique que les critiques philosophes marxistes et libéraux ne font pas : le vrai terrain de construction philosophique de la généalogie foucauldienne est le terrain historique. Pour cette raison, je n'ai nullement voulu faire un plaidoyer pour une critique foucauldienne, car je ne peux pas « réfuter » l'efficacité des autres théories critiques : en effet, leur stratégie d'analyse est tout autre. Je ne peux donc que les contraster aux principes de la critique foucauldienne, que Foucault entreprend d'ailleurs également lui-même. Ainsi, la confrontation entre Foucault et les philosophies critiques, surtout la théorie critique, a été explicite des deux côtés.

Par contre, ce qui n'a jamais été explicite, car, en fin de compte, elle n'a jamais eu lieu, c'est la confrontation entre la généalogie et la sociologie critique. Puisque la généalogie se réalise sur un matériau empirique, contrairement à la démarche de ce qu'on a coutume d'appeler philosophies critiques, et puisqu'elle prétend au statut du métadiscours sur les sciences humaines, méthodologiquement, elle pourrait être rapprochée à la sociologie critique, entreprise pour certains aspects similaire à celle de Foucault. Organiser la confrontation entre les deux a été nécessaire aussi dans la mesure, où c'est le discours de la sociologie critique qui reste dominant en matière de critique des sciences humaines. Pourtant, de la perspective foucauldienne plus ou moins restée implicite, la sociologie critique ne ferait que perpétuer les sciences humaines ; il s'agira donc de rendre explicite cette perspective, de perpétuer la critique généalogique des sciences humaines, de l'étendre à un domaine non explicitement examiné par lui : à la sociologie critique.

On le sait au moins depuis *Les mots et les choses* que les différentes sciences humaines formulent également des critiques les unes contre les autres. Ces critiques mutuelles ont l'enjeu de décider laquelle parmi elles pourra devenir le métadiscours sur les autres, à l'issue de leur émulation, en les réduisant à ses propres termes. À ce sujet, il faut surtout faire référence à la

controverse entre sociologie et psychologie, ainsi qu'à l'opposition entre la sociologie et toute sorte de « science psy » - et en général c'est la sociologie qui est en droit de se considérer comme le métadiscours véritable, ayant supposément la capacité d'objectiver les autres sciences humaines. Si par contre, c'est la psychologie ou n'importe quelle autre « science psy » qui arrive à se rendre légitime à l'issue d'un débat inséparablement scientifique et politique, son discours n'est pas considéré comme critique. Il est donc à remarquer que les sciences humaines en compétition se tournent nécessairement vers la critique épistémologique, notamment pour assurer leur propre statut de scientificité. Par conséquent, même la sociologie critique luttant contre les sciences humaines s'empare du domaine de l'épistémologie, et accepte que l'enjeu de la lutte soit une affaire « scientifique ».

Car la sociologie critique a recours, même si inconsciemment, comme on a tenté de le prouver, à une norme épistémologique. Non pas qu'elle y ait recours toujours de manière explicite, mais elle s'en sert pour assurer le fondement de sa critique. Pour cette raison, son statut de métadiscours devient fragile, et elle est susceptible de réintégrer les sciences humaines, desquelles elle espérait pouvoir émerger. On a aussi vu que c'est aussi lorsque Foucault, parfois et malgré lui, mène une critique à l'instar de la sociologie critique que son analyse devient contradictoire et qu'elle est menacée du même sort. Mais avant d'énumérer ses incohérences, il fallait démontrer que la généalogie de Foucault ne relève pas des avatars de la critique épistémologique, donc elle n'est pas comme une critique sociologique. Non seulement que Foucault ne procède pas à l'instar de la critique dominante, c'est-à-dire la sociologie critique, mais ce serait même une erreur s'il procédait ainsi, et cela malgré les critiques qui lui suggèrent en fin de compte (parfois sans le savoir) de prendre ce chemin.

Pour Foucault, la tâche est d'analyser les sciences humaines, sans que ses analyses qui sont produites par la généalogie comme antiscience et antiméthode tombent dans les erreurs contre lesquelles Foucault a formulé l'idée même de la généalogie : il lui faut rejeter toutes les métathéories et théories critiques traditionnelles, le recours à une norme extérieure, tout en conservant la force critique de ses analyses ; il lui faut éviter que ses analyses relèvent en fin de compte et malgré tout des sciences humaines, ses objets d'analyse et qu'il doit vaincre, car beaucoup de métathéories ne s'en distinguent pas suffisamment ; et finalement il faut qu'il se distancie des autres analyses critiques des sciences humaines comme celles qui proviennent de la sociologie critique, du constructionnisme social ou de l'antipsychiatrie. La question qui se pose,

c'est si Foucault est capable de mener à bien ce triple exercice. Voulant donc expliciter l'entreprise de Foucault, que lui-même ne fait d'ailleurs jamais, en lui rendant sa cohérence et son utilité théorique, il nous a fallu séparer ces aspects différents qui sont toutefois liés dans ses œuvres : il se démarque des théories philosophiques et politiques globales, tout en préservant la force critique ; il analyse les sciences humaines par le recours à une autre méthodologie que celle des sciences humaines analysées ; et il se différencie des discours ayant aussi la prétention de devenir métadiscours sur les sciences humaines : du discours de type sociologie critique ou antipsychiatrique. Il n'est possible de comprendre les textes de Foucault de manière adéquate que si on tient compte de ces différences essentielles. Car il faut interpréter ce qu'il fait non seulement comme une entreprise de critique du pouvoir et des sciences humaines « assujettissantes », mais aussi comme une lutte constante contre ces approches sociologiques, sociologisantes, constructionnistes ou antipsychiatriques, ainsi que contre la tentation d'y retomber.

Ce que j'ai essayé d'établir, c'est que la question cruciale est le rapport des approches critiques à la critique de type épistémologique. On va voir que Foucault exclut la possibilité de la critique épistémologique, et cela peut être prouvé par une analyse interne de sa généalogie (ainsi que par la lecture de ses écrits et conférences programmatiques). Mais cette caractéristique de la généalogie de Foucault acquiert une importance également à l'extérieur de la généalogie, notamment concernant la possibilité de toute critique. Car on tentera d'établir que la critique épistémologique mène nécessairement à des incohérences en matière de critique des sciences humaines, et que l'approche de Foucault non seulement n'y a pas recours, mais qu'il est possible de s'en servir pour critiquer ces types de métadiscours. *Quel est donc le rapport entre l'exclusion de la critique épistémologique par Foucault et le phénomène, qu'à l'inverse, toutes les autres critiques appellent ce type de critique et s'appuient sur lui ? A ce propos, ce qui s'offre comme un objet quasi évident pour l'analyse, est la sociologie critique.*

Donc, l'interprétation doit d'abord procéder d'une perspective interne : caractériser la critique foucauldienne comme telle, en expliquant ses principes et son fonctionnement, ainsi que ses résultats comme critique des sciences humaines et bataille contre les sciences humaines ; après laquelle on doit ouvrir notre perspective, car, en quelque sorte, on y est même contraint, en vue de faire une comparaison indirecte. Indirecte, car elle prendra pour objet les approches critiques au sein des sciences humaines, et en particulier celle de la sociologie critique. Je

tenterai de démontrer que les arguments de la sociologie critique ne suffisent pas pour ébranler les certitudes des sciences humaines psychologiques (psychiatrie, éducation spécialisée, etc.), ce qui témoigne de sa crise ; mais qu'une critique d'esprit foucauldien pourrait avoir plus de succès.

Ma tâche a été donc de faire la simulation d'une émulation (mais non pas sur le modèle présenté dans *Les mots et les choses*) entre la généalogie de Foucault et la sociologie critique. Emulation, car j'entendais les contraster, ainsi que juger de leur utilité en matière de la critique. Simulation, car cette émulation n'a jamais eu lieu, Foucault lui-même n'ayant jamais véritablement discuté ces approches. Méthodologiquement, il est vrai, la généalogie est clairement une anti-sociologie ; en même temps, même si Foucault critique toujours la recherche des causes profondes, les entités prétendument pré-données des sciences humaines, il se limite surtout à la psychologie, sans faire mention de la sociologie.

D'abord, par une interprétation interne, on a examiné comment Foucault a l'intention de rendre raison de la généalogie comme critique ; puis, on s'interrogera sur les commentateurs critiques de Foucault : d'une part, sur ceux qu'on pourrait appeler proprement « philosophiques », et de l'autre ceux qui visent sa méthodologie ; ensuite, on a reconstruit la critique généalogique comme philosophie des sciences à partir des analyses menées par Foucault sur la justice et la prison ; et finalement il nous a fallu examiner le métadiscours que Foucault ne critique pas directement, mais auquel il est impératif de contraster sa critique généalogique, cette confrontation étant appelée par la généalogie même : il s'agit de la sociologie critique.

Énumération des résultats

Dans l'analyse interne on a trouvé que la généalogie de Foucault critique les sciences humaines sans qu'il affirme la supériorité épistémologique de sa propre méthode. Cette supériorité éventuelle doit faire ses preuves dans la pratique en tant qu'émulation contre les subjectivités proposées et imposées par les sciences humaines en induisant à la réflexion ; mais cette réflexion s'accroche sur des savoirs venant d'en bas, des savoirs opprimés, qui pourraient intervenir à la fois comme exemple et comme médiateurs effectifs de changement des figures de subjectivations, ce qu'on a résumé par le mécanisme du cercle généalogique. Donc, la critique généalogique, contrairement à la critique épistémologique qui est de part en part théorique, se

mêle directement dans la pratique ; d'une part, par son nominalisme, elle démontre la nature arbitraire des entités des sciences humaines, en même temps, cet arbitraire ne se reflète pas dans leur statut épistémologique prétendument douteux, mais dans leur historicité reniée. Mais cette historicité reniée n'a pas qu'un statut théorique, car les sciences humaines ont effectivement réussi à créer les conditions de possibilité de l'avènement de leurs entités dans la réalité. Par conséquent, la généalogie, en se basant sur cette preuve de l'arbitraire, doit pouvoir rétablir les conditions de possibilité du nominalisme et induire des vrais changements en restaurant la nature indéterminée des sujets, en exorcisant la profondeur de « l'humain » et la figure de « l'homme ».

A l'opposé des approches sociologiques, Foucault n'a nullement l'intention de remplacer les entités de la psychiatrie, de la criminologie etc., par des « vraies entités », que ces disciplines auraient méconnues. En même temps Foucault se désintéresse complètement des notions de la « société » et de la « nature », ce qu'il exprime à plusieurs reprises, en s'affirmant agnostique concernant cette séparation. Au-delà de sa volonté exprimée de s'en passer de ces notions, une des caractéristiques les plus importantes de la méthode généalogique est précisément cela, même si Foucault ne l'explique pas clairement, et même s'il ne s'y tient pas toujours de manière cohérente. Ses conceptualisations mettent entre parenthèses la prétention à la vérité des sciences humaines, pour observer leur fonctionnement, leur construction d'objets, leurs résultats. Il a l'intention de dépister les réseaux, les différentes relations de pouvoir-savoir qui sont responsables de la création de nouveaux concepts, objets, domaines de savoir. Par conséquent, si on veut rendre justice à la théorie de Foucault, il faut établir que son souci n'est pas épistémologique, mais ontologique. Foucault ne présuppose l'existence des « choses en soi », ou simplement des entités pré-données ni dans la nature, ni dans la société dont les sciences fourniraient des descriptions plus ou moins adéquates ; ou bien, dont il y aurait des comptes-rendus incommensurables selon des paradigmes ou schèmes conceptuels. Car, il n'a pas l'intention d'analyser la « perception biaisée » causée par des prétendus facteurs sociaux, ne voulant pas mener une analyse sociologique de l'erreur. Pour lui, les sciences humaines ont une importance ontologique, car elles ne font pas qu'interpréter une réalité supposément préexistante, mais, comme on a pu constater par l'examen de sa conception de critique et de l'avènement de la figure du « délinquant » dans *Surveiller et punir*, elles contribuent à sa création et à sa transformation.

Dans la confrontation avec la sociologie critique on a trouvé que Foucault n'a nullement l'intention de remplacer les entités de la psychiatrie ou de la criminologie par des « vraies entités » que ces disciplines auraient méconnues : une des caractéristiques les plus importantes de la méthode généalogique est précisément cela, même si Foucault ne l'explique pas clairement, et même s'il ne s'y tient pas toujours de manière cohérente. De surcroît, la plupart du temps, il se désintéresse de la question si un classement scientifique donné remplit certains critères épistémologiques ou non. Voire, il dirait, s'il parlait la langue de la philosophie de la science, que l'objet scientifique est soit construit, soit n'existe pas tel quel on le connaît, et que c'est pour cette raison qu'il n'est pas possible de séparer l'extérieur et l'intérieur, le social et le scientifique, le pouvoir et le savoir. Foucault, après *l'Histoire de la folie*, ne demande pas par exemple, quel serait la vraie nature du « malade mental » voilée par l'institution asilaire, mais bien plutôt : quelle est la nature de la science et des institutions qui pensent en termes de « maladie mentale ». Plus précisément, ces deux aspects ne sont pas séparables. La question est de savoir comment émerge la population des fous, des criminels, des handicapés dans leur réalité, quelles influences doivent-elles subir, et de quelle manière elles sont transformées. « Au constat que la prison échoue à réduire les crimes, il faut peut-être substituer l'hypothèse que la prison a fort bien réussi à produire la délinquance, type spécifié, forme politiquement ou économiquement moins dangereuse – à la limite utilisable d'illégalisme ; à produire les délinquants, milieu apparemment marginalisé mais centralement contrôlé ; à produire le délinquant comme sujet pathologisé. La réussite de la prison : dans les luttes autour de la loi et des illégalismes, spécifier une 'délinquance' »¹

Selon la conception de pouvoir-savoir de Foucault, le pouvoir ne saurait être quelque chose qui entrave l'acquisition du savoir, car leur rapport est interne. La psychiatrie ne crée pas simplement le concept de la « maladie mentale » par laquelle la déviance sociale devient intelligible, mais construit également une réalité nouvelle, la réalité de la maladie, ainsi que les individus malades, mais en collaboration étroite avec les individus concernés. La nature construite de la psychiatrie ne saurait être dévoilée par une objectivité scientifique : la psychiatrie et ses entités sont nécessairement construites : il n'y a pas d'autre réalité cachée derrière la maladie. La critique à visée épistémologique ne pouvait pas s'en rendre compte, car elle ne traitait que des constructions dans l'ordre du savoir. Même chose pour la prison et la

¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 323.

criminologie : Foucault dit que la prison, « en fabriquant de la délinquance, (...) a donné à la justice criminelle un champ d'objets unitaire, authentifié par des 'sciences' et qu'elle lui a ainsi permis de fonctionner sur un horizon général de 'vérité'. La prison (...) organise silencieusement un champ d'objectivité où le châtiment pourra fonctionner en plein jour comme thérapeutique et la sentence s'inscrire parmi les discours du savoir. »² Ou, de manière encore plus claire : « La technique pénitentiaire et l'homme délinquant sont en quelque sorte frères jumeaux. Ne pas croire que c'est la découverte du délinquant par une rationalité scientifique qui a appelé dans les vieilles prisons le raffinement des techniques pénitentiaires. Ne pas croire non plus que l'élaboration interne des méthodes pénitentiaires a fini par mettre en lumière l'existence 'objective' d'une délinquance que l'abstraction et la raideur judiciaires ne pouvaient pas apercevoir. Elles sont apparues toutes deux ensemble et dans le prolongement de l'une de l'autre comme un ensemble technologique qui forme et découpe l'objet auquel il applique ses instruments. »³

C'est-à-dire qu'il existe bien des fous, des criminels, des handicapés, et il n'y a nullement besoin de les réduire à des entités prétendument « plus réelles ». La question est bien plutôt, comment, par quels processus pourraient-ils devenir différents, ou comment pourraient-ils disparaître complètement de la scène, en revêtant un autre type d'existence. Par conséquent, lorsque ce sont les sciences humaines mêmes qui ont un rôle prépondérant dans la construction de la réalité humaine, toute interrogation sur leur « scientificité » conduit sur une fausse piste, et ne peut pas véritablement contribuer à leur critique. C'est pour cette raison que pour Foucault, la réflexion sur les sciences humaines ne reste nullement dans le cadre épistémologique, mais devient une interrogation ontologique – ce que devrait suivre également une autre sociologie critique.

² Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, pp. 297-298.

³ *Ibid.*, p. 296.

Mes publications liées à la thèse

„Foucault és az embertudományok kritikája” [Foucault et la critique des sciences humaines] *Gond*, 2002/29-30., pp. 4-26.

„Foucault és Goffman – a humán tudományok működése” [Foucault et Goffman. Le fonctionnement des sciences humaines], *Pro Philosophia Füzetek*, 2003/4., pp. 92-102.
<http://www.c3.hu/~prophil/profi034/berkovits.html>

„Iskolaválasztás az óvodában: a korai szelekció gyakorlata” [Choisir l'école à la maternelle : la pratique de la sélection précoce], (avec Eszter Berényi et Gábor Eröss), *Educatio*, 2005/3., 805-824. old., www.hier.iif.hu/hu/letoltes.php?fid=tartalomSOR/407, újraközölve: Berényi Eszter – Berkovits Balázs – Eröss Gábor: *Iskolarend. Kiváltság és különbségtétel a közoktatásban*, Gondolat, 2008., pp. 161-186.

„Lehetséges-e a tudományos igazságok szociológiája? - Pierre Bourdieu: *A tudomány tudománya és a reflexivitás*” [Y a-t-il une sociologie des vérités scientifiques ? Sur *La science de la science et la réflexivité* de Pierre Bourdieu], *Debreceni Disputa*, 2008/5., pp. 60-64.

„Boltanski 'pragmatikus szociológiája': kritika és cselekvésemélet”, *Replika*, 2008/62.
<http://replika.hu/62-05>, pp. 87-108.

„A képességek diskurzusa és az osztályba sorolás módjai” [Le discours sur les aptitudes et les modes de classement], Berényi – Berkovits - Eröss: *Iskolarend. Kiváltság és különbségtétel a közoktatásban*, Gondolat, 2008., pp. 77-131.

„The social and cognitive mapping of policy. Unhealthy data, competing sciences” (társszerzők: Oblath Márton, Eröss Gábor, Mund Katalin, Gárdos Judit, Dávid Bea)

http://www.knowandpol.eu/fileadmin/KaP/content/Scientific_reports/Orientation1/O1_Final_Report_Hungary_health.pdf

„A gyógypedagógiától a szociológiáig és tovább. A ’fogyatékoság’ és a ’szociális hátrány’ kapcsolatának diskurzusai és politikája” [De l’éducation spécialisée à la sociologie et au-delà. Le discours et la politique des ’handicaps’ et des désavantages sociaux’] (avec Márton Oblath), in: Eröss Gábor – Kende Anna (éd.): *Túl a szegregáción. Kategóriák burjánzása a magyar közoktatásban*, L’Harmattan, 2008., pp. 82-116.

„Ki nevel a végén? Rendszerváltás és az ’értelmi fogyatékoság’ diskurzusai” [Le changement de régime et le discours sur ’les handicaps mentaux légers’] (avec Márton Oblath), *anBlok*, No. 1-2. 2008. („Térkép-váltás”), pp. 36-48.

„Bentham és Foucault a *Panopticon*ról” [Bentham et Foucault sur le Panoptique], in: Kovács Éva (éd.): *Látás – Tekintet – Pillantás*, Gondolat - PTE Kommunikáció- és Médiatudományi Tanszék, Budapest–Pécs, 2009., pp. 393-402.

„Bourdieu és a tudományos igazságok szociológiája”, *Replika*, No. 67., 2009, pp. 65-78.

„Kritika és embertudományok: látszat és valóság”, *Aspecto*, No. 1., 2011, pp. 89-102.

„Kakva kritika za humanitarnite nauki? Diskurszt za ’lekite umstveni uvrežsdanija”” (Traduction de : « Comment critiquer les sciences humaines? Le discours des ’handicaps mentaux légers’ »), Ivajlo Znepolszki (éd.): *Okolo Luc Boltanski i Axel Honneth. Kompleksznoto obsesztvo*, Maison des Sciences de l’Homme, Sofia, 2011, pp. 137-162.